



Le Salut est dans la fugue

Sébastien Chagny

« Familles, je vous hais ! Foyers clos, portes refermées,
possession jalouse du bonheur ! »

André Gide, *Les Nourritures terrestres*

Le ventre du magasin vient de vomir des flots d'aliments qu'il ne peut plus digérer. Un employé en remplit plusieurs poubelles extérieures et s'en va, non sans avoir au préalable recouvert le tout de quelques litres de Javel.

Postés aux quatre coins du parking, des Roms et des rats embusqués attendent ce départ, pour fondre sur les immondices salvatrices...

Les deux espèces sont en concurrence, ce fut une ruée, une tuerie, où les humains l'emportèrent sur les rongeurs qui n'eurent plus que le loisir de se dévorer entre eux ; ou plutôt les humaines, car il n'y avait que des femmes, en l'occurrence, peut-être parce qu'au nom de la maternité, elles étaient plus prêtes à tout tenter pour nourrir leurs enfants.

Trois gitanes attaquèrent donc très vite les poubelles, sachant qu'on leur donnerait la chasse à la moindre alerte, car dans notre société – alchimiste invertie et monstrueuse qui rend vil tout ce qu'elle touche de précieux – où la nourriture n'est plus sacrée, ni la vie, ni rien du tout, il est interdit de ne pas gaspiller.

Les rôles étaient prédéfinis : la plus jeune s'arc-bouta dans la benne, tandis que les autres restèrent à côté. La jeune commença à faire passer des aliments intoxiqués, par les soins sadiques de l'employé, à celle qui était près d'elle, laquelle les tendait à une troisième qui les fourrait dans un sac et servait aussi de vigile.

La fille mettait tellement d'ardeur à sa tâche, pour toucher le fond, le remuer et le racler, en se brûlant les mains dans l'acide répandu, qu'elle plongeait dans la fosse tout son corps, jusqu'au ventre, laissant seules ses fesses émerger du rebord, des petites fesses fermes et belles, dans un jean très serré (pour s'éviter une telle

indécence, et se faciliter la tâche, que n'avait-elle un long cou décharné, comme les vautours ? Nature, tu as décidément oublié les humains dans tes évolutions !).

Ainsi, en un geste plein de malheur et d'injure, de résignation et de provocation, d'impudeur et de grandeur, elle montrait son cul à tous les passants du parking, à cette société détestée, cette riche qui préférait se faire voler plutôt que de donner de son surplus, cette obèse abjecte, malade d'indigestion chronique, esclave de sa boulimie, préférant vomir plutôt qu'offrir.

Les gens passaient avec des chariots remplis de provisions ; ils se sentaient ridicules, ils avaient payé cher pour ce qu'elle trouvait gratuitement, en s'humiliant et fouillant dans les déchets ; en outre, elle exhibait à leurs yeux, outre son joli petit fessier, les parties honteuses de la société, elle étalait devant eux l'obscénité du désastre, en brandissant sans cesse de nouveaux produits, intacts, consommables, en retirant les vivres à l'ordure pour leur rendre leur gloire, en sauvant du naufrage sociétal tout un trésor de nourriture, un trésor sacrifié au nom de la sacro-sainte, impérieuse, peureuse et grotesque date de péremption !

Passa alors sur le parking une adolescente bovine, avec des confiseries à la main et à ses côtés ses deux géniteurs, les deux éleveurs responsables de son engraissement. Elle dévisagea ce cul jaillissant de la poubelle, comme un poing brandi devant elle, et en comprit la parole muette et le sens. Par sa grande bouche fendue et riieuse, ce cul semblait l'aguicher et se moquer d'elle tout à la fois.

Pour pouvoir fouiller plus efficacement, la manouche sauta entièrement dans les ordures ; avant d'enfoncer la tête dedans, elle jeta un coup d'œil rapide aux alentours, pour voir si un sbire du système ne rôdait pas, alors notre jeune passante put admirer, émergeant un instant des détritiques, la saleté rayonnante de cette figure belle et rebelle, si différente de la sienne.

Ses parents l'appelèrent à ce moment-là brutalement, sur le même ton qu'ils avaient pour leur chien, quand il s'éloignait vers les poubelles, durant une promenade. Elle obéit en brave fille de famille, mais elle jeta ses bonbons par terre. Pour cela, ses parents la grondèrent vertement, l'accusant de gaspillage.

« Le gaspillage est là, là et là ! » leur cria-t-elle alors, avec une énergie inattendue, désignant successivement, de son index, les poubelles, son gros cul et le 4x4 du père, dans une révélation brutale.

Le père fut hautement indigné que l'on puisse ainsi dévaloriser son gros engin mécanique (qui palliait si bien les insuffisances de son petit engin organique), et le manifesta avec colère à sa fille. Celle-ci répliqua : « Tu ne vois pas qu'il n'y a pas de différence entre ses trois choses que je viens de te montrer ! T'es pas capable de comprendre ça ? T'es trop bouché ? »

Elle en fut quitte pour une bonne paire de claques.

Mais pour elle, le remplissage intensif était bien fini.

À la maison ce soir-là, elle ne soupa donc point et s'enferma dans sa chambre ; ses parents ne s'en soucièrent pas, se convainquant que c'était une passade, de manière à s'éviter des soucis et à pouvoir continuer leur repas devant la télévision. Puis ils se couchèrent épuisés par la vacuité de leur vie et le plein de leur panse.

Pendant ce temps, notre grosse enfant rose méditait à sa fenêtre, ouverte sur une nuit d'automne doucement éclairée par la pleine lune ; elle regardait le petit jardin carré, où le jardinier avait planté, dans l'après-midi, un tout jeune platane : il tendait ses longs bras maigres et gris sévèrement tailladés, dénudés et tremblants, toute sa silhouette sacrifiée mais glorieuse de sa jeunesse, pleine d'espoir et de ferveur, vers le printemps charitable qui revient éternellement refermer les blessures, effacer les cicatrices et démultiplier les forces. Aucun sectateur du sécateur n'a jamais pu empêcher un arbuste d'exprimer l'espérance !

Elle descendit dans le jardin, sans bruit ; elle marcha jusqu'au petit platane, tomba à genou devant lui ; elle se mit à sucer la sève qui avait coulé de ses plaies, lui offrant ainsi son premier émoi, sa première volupté non solitaire, son premier baiser, sans cesser de caresser frénétiquement la longue et ligneuse tige dure ; puis elle se leva, déverrouilla le portillon du jardin, l'ouvrit, sortit en le laissant entrouvert et marcha quelques pas dans la rue, laquelle était décorée par les guirlandes et les confettis des feuilles d'automne, éclairées par tous les globes suspendus des lampadaires, comme pour une fête intense, immobile et silencieuse.

Elle s'éloigna encore, se retourna vers sa maison : sous la lune, le pavillon avait la pâleur d'un ectoplasme géométrique, comme si l'on avait déposé un grand linceul dessus, seulement transpercé par un œil unique qui brillait : elle avait laissé la lumière de sa chambre allumée, dans un ultime geste de gaspillage ; elle regarda avec jouissance le portillon et la porte d'entrée laissés entrebâillés.

Désormais, elle ne serait plus du côté des bêtes domestiques mais des rats.

Elle marcha paisiblement, à peine vêtue, claire et pleine, comme une petite lune terrestre.

Elle arriva au camp rom : c'est ici que l'initiation amorcée avec l'arbuste se poursuivrait féroce. Même en cette heure nocturne, le camp grouillait de vie, bandé et bondé ; c'était un enclos de vitalité prêt à craquer, un organe saturé des forces refoulées du corps social, la concentration d'énergie d'une fête, d'une terrible lutte, d'une immense famille, d'une famille sans forme ni feintise, explosive et expansive : c'était le miracle d'une famille à la mesure de l'adolescence !